





*Classé sans suite*

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS ALLIA

*Europeana. Une brève histoire du XX<sup>e</sup> siècle*  
*Instant propice, 1855*  
*Le Silence aussi*

PATRIK OUREDNIK

*Classé sans suite*

Traduit du tchèque par  
MARIANNE CANAVAGGIO

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2012

TITRE ORIGINAL

*Ad acta*

Pour la rédaction de cet ouvrage, l'auteur a bénéficié de la Bourse  
Marguerite Yourcenar.

© Patrik Ourednik, 2011.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la traduction française.

1. e4 e5 2. f4 exf4 3. Fc4 d6 4. Cf3 Fg4 5. o-o Dd7 6. d4  
g5 7. c3 Cc6 8. Da4 Fe7 9. b4 h5 10. b5 Cd8 11. Cbd2  
Ch6 12. e5 Ce6 13. Fa3 Cf5 14. d5 Ceg7 15. Tfe1 Ce3  
16. Db3 Th6 17. exd6 cxd6 18. Ce4 Fxf3 19. gxf3 g4  
20. b6 a6 21. Fe2 Cgf5 22. Db2 f6 23. c4 Rf7 24. Tac1 Tg8  
25. Rh1 h4 26. fxg4 Cg3+ 27. hxg3 hxg3+ 28. Rg1 Tgh8  
29. Ff3 Dxxg4

C'ÉTAIT L'ÉTÉ, le soleil riait, les moineaux s'affolaient, les arbres recyclaient le gaz carbonique dans la crainte de Dieu, de la crotte de pigeon séchée tombait des corniches baroques, ça puait l'égout. Pittoresquement campé sur le banc devant l'entrée du parc, Viktor Dyk réchauffait ses os rompus par l'existence, et s'apprêtait à écrabouiller d'un coup de canne un coléoptère qui avançait près de lui. *Carabus granulatus*, carabe grenu. Dyk était conscient qu'il devait y aller mollo afin de ne pas se coincer le dos par un mouvement inconsidéré. De la main gauche il affermit sa canne à mi-hauteur, de la droite il visa le coléoptère, quand soudain une jeune créature en jupe courte et T-shirt échancré apparut devant lui. Elle ne portait pas de soutien-gorge et son visage était rougi par une marche rapide.

– Excusez-moi, monsieur, pour aller à l'Académie des beaux-arts ? Elle portait sous le bras un grand carton vert qu'un ruban gris nouait en six points stratégiques.

Dyk leva les yeux. Quand il eut constaté qu'elle était plutôt gironde, il composa sur son visage l'aimable sagesse de l'âge, inclina la tête et dit “Pardon ?” bien qu'il eût entendu distinctement.

– Pour aller à l'Académie des beaux-arts ? répéta la créature.

– Qu'est-ce que vous iriez faire à l'Académie des beaux-arts, jeune demoiselle ? fit Dyk. Vous êtes bien assez jolie comme ça.

La demoiselle esquissa un sourire.

Dyk la contemplait songeusement, tentant de se remémorer les poils à l'entrejambe de sa défunte Annie.

La demoiselle patienta un moment. Puis, étendant le bras, elle demanda :

– C'est par là ?

– Oh que non, répliqua Dyk. Il faut retourner avenue Roosevelt, puis vous prenez à gauche et... attendez voir... la troisième à droite.

– Je croyais que c'était dans le coin, dit la jeune fille d'une voix hésitante.

Dyk sourit avec indulgence.

– Mademoiselle, ça fait cinquante-cinq ans que j'habite ici. J'ai du mal à marcher, mais, Dieu merci, la tête fonctionne. Du doigt il toqua sur la poignée de sa canne. Avenue Roosevelt, première à gauche, troisième à droite.

– Eh bien, merci beaucoup, dit la jeune fille avant de s'éloigner dans la direction indiquée.

Dyk l'observa un moment, puis détourna le regard et se mit à farfouiller le sol de sa canne. Le coléoptère avait vaqué à ses affaires.

Elle aurait tout de même pu relever sa jupe, pensa Dyk. Vite fait, qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? Il n'y a personne. Elle m'aurait montré sa chatte et je lui aurais indiqué le chemin. Si ça se trouve, elle n'a même pas de culotte. La salope. Qu'est-ce que ça pouvait lui faire ? La troisième à droite. Bien fait pour elle.

Non que Dyk eût quelque chose contre les coléoptères. En son temps, au mitan du siècle dernier, il s'était même mis à les collectionner : le dimanche il arpentait les parcs avec une pince à épiler, un coussinet de couture planté d'épingles et un encrier avec bouchon à vis. Les carabes et les capricornes formaient le gros de sa collection.

Dyk ne nourrissait pas non plus d'antipathie particulière à l'égard des étudiantes des beaux-arts. C'étaient les

gens dans leur ensemble qui l'importunaient. Certes, plus ils étaient jeunes, plus ils l'agaçaient, selon cette loi élémentaire que plus leur date de naissance était proche, plus longtemps ils dépareraient le monde de leur existence. Les vieux n'étaient pas plus ragoûtants, mais ils avaient une circonstance atténuante : ils ne feraient plus les mariolles très longtemps. Non que Dyk se fit des illusions : pour un disparu...

– Voyez-moi ça ! Monsieur Dyk ! Beau temps, hein ? Eh bien, comment ça va ?

Une grosse retraitée rougeaude s'assit lourdement à côté de Dyk. Foulard sur la tête – chose devenue rare avec le temps – et sac plastique à la main.

– Vous savez ce que c'est, madame Prochazka. Dyk se décala discrètement.

– Vous êtes au courant ? Il paraît que madame Horak s'est fait renverser par une auto.

– Ah ? Et c'est grave ?

– Grave ou pas, elle en est morte, aussi morte qu'un poisson à l'étalage. Il paraît qu'elle a juste eu le temps de se traîner chez elle, elle a ouvert la porte, et boum ! elle était passée. Elle ne pouvait plus respirer la malheureuse et elle avait les yeux grand-ouverts.

Non que Dyk se fit des illusions : pour un disparu, c'était deux virgule trois exemplaires d'une nouvelle engeance qui s'engouffraient dans le monde.

– Les yeux des morts font briller les étoiles.

Dit-il.

– Proverbes, 125, 8.

Dit-il.

Dyk avait coutume de déclamer des sentences de son cru agrémentées de fausses références, le plus souvent

bibliques. Il avait compris depuis longtemps que dans ce pays la plus haute manifestation d'intelligence consiste à répéter ce que quelqu'un a déjà dit. Autrefois, du temps où il collectait les coléoptères, il s'attribuait volontiers ses sentences ("comme je dis toujours...") sans recueillir jamais d'autre réaction qu'un flou sourire. Une fois, il avait eu l'idée d'ajouter : "Livre de Ruth, 4, 6" – et voilà que les regards s'étaient éclairés, ceux des femmes d'admiration, ceux des hommes de dépit. Depuis, il en usait toujours de même. "La nuit est promesse de l'aube, Lévitique, 2, 10," disait-il en se levant de sa chaise lorsqu'il quittait une soirée. "Creuse le sable, tu te trouveras toi-même. L'Ecclésiaste, 17, 5," exhortait-il une collègue qu'il comptait tromboner un de ces quatre. "Le père déploie sa voix puissante, las ! le fils ne l'entend point. Gilgamesh, chant troisième," consolait-il son voisin qui se plaignait de son rejeton pubescent.

De même cette fois-là, l'effet ne se fit pas attendre. Madame Prochazka s'ébroua joyeusement et lança à Dyk un regard émerveillé.

– Ah, vous ! jugea-t-elle. Vous avez toujours le mot pour tout.

Et de préciser :

– Pour ainsi dire.

Et de développer :

– Je veux dire le mot juste.

Et de conclure :

– Justement c'est ce qu'on se disait pas plus tard qu'hier avec Pavka. Mon mari si vous préférez. On se disait, monsieur Dyk a toujours le mot pour tout. Et qu'est-ce qu'il connaît comme choses !

– Ah, bon ? demanda Dyk d'un ton absent, mais

nullement discourtois. Pourquoi être désagréable avec madame Prochazka? Il suffit de la regarder.

– Pavka disait que vous vous entendriez bien avec notre fils. Le p'tit Ted qu'on l'appelle. Il est dans le business, il loue des barques au pont de la Révolution. Et qu'est-ce qu'il en sait, des choses ! Du passé surtout, toutes ces guerres, ces batailles, les traités et tout ça. S'il n'était pas dans les affaires, il pourrait enseigner l'histoire, c'est comme je vous le dis. Peut-être bien même au lycée ou à l'université.

Un autre débris clopinait en direction du banc. Béret sur la tête – chose devenue rare avec le temps –, sac plastique à la main.

– Fait beau, hein ! claironna le débris au béret. Comment ça va ?

Dyk se rembrunit. Si ça continuait comme ça, son banc préféré allait se transformer en hospice sauvage.

Le béret se laissa tomber près de Prochazka, qui se rapprocha de Dyk, lequel se décala discrètement.

Un vrai site paléolithique, se dit-il avec rancœur.

– Vous connaissez la nouvelle ? Madame Horak s'est fait renverser par une auto.

– On était justement en train d'en parler avec monsieur Dyk. Pauvre vieille. Il paraît qu'elle a juste eu le temps de se traîner chez elle, elle avait les yeux grand-ouverts. Monsieur Dyk disait que les yeux des morts font briller les étoiles.

– Hum, fit le béret.

Sans mention de la source, la réplique ne valait rien.

### III

LES PIRES étaient tous ces boutonneux. Autrefois dénommés jeunesse, hagarde avant-garde de ses devanciers dorénavant garde arrière ; plus tard, avec le changement de régime, jeunesse avait été remplacée par “jeunes”, terme répondant mieux aux temps nouveaux car plus soucieux de l’individu et de ses aspirations. “Vous êtes pour les jeunes ?” Nein ! “Vous aimez les jeunes ?” Nein !! “Vous avez kékchose contre les jeunes ?” Jawohl !!!

Quand Dyk était élève à l’école communale, le terme “jeune” signalait un sombre crétin qui vous flanquait une claque derrière la tête sans prévenir alors que vous descendiez tranquillement l’escalier, qui vous attrapait par la peau du cou comme un lapin et essayait de vous délester de la pièce que maman vous avait peut-être donnée pour que vous vous acheterassiez un croissant. Plus tard, lorsque Dyk passa dans la catégorie des jeunes, d’autres jeunes se tenaient bien au-dessus de lui, des jeunes plus anciens, qui sifflaient les Lolita de l’usine textile voisine et se pressaient les comédons du flanc de nez d’un geste exercé de l’index. Et lorsque Dyk s’était lui-même couvert de pustules, il était devenu tellement bête que jusqu’à présent, il se le rappelait avec un dégoût mêlé d’incrédulité : il flanquait des claques derrière la tête des élèves plus jeunes et leur enfonçait le pouce dans le cou tandis qu’ils descendaient l’escalier, sifflait les Lolita de l’usine voisine, pressait nonchalamment ses comédons de l’index et portait un peigne gras dans la poche-fesse-revolver.

Les ados ! Tristes avortons ! Beurk ! Ces regards de veau ! Ces gueules toutes lisses ! Cette conviction grégaire d'être unique ! Cette bêtise larvaire sourdant des fonds de la préhistoire ! Ces ego de dinosaure auxquels il suffit de suggérer Sieg Heil, Vive le communisme ou Think different !

Et quand ces analphabètes réussissaient enfin à tirer leur coup, il ne restait plus qu'à fermer les fenêtres malgré l'été suffocant, si puissant était le désir de ces merdillons d'informer les environs de leur triomphe orgastique.

LE BANC de Dyk se trouvait sur une place presque villa-geoise, limitée d'un côté par une église plus ou moins baroque, de l'autre par d'anciennes écuries, aujourd'hui musée Andy Warhol. Les écuries dépendaient d'un relais de chasse, aujourd'hui Académie des beaux-arts ; sous le régime précédent, elles abritaient le musée de la Résistance ouvrière. L'Académie proprement dite était dissimulée par la première allée d'arbres du parc qui formait presque le quart de l'arrondissement. Le secteur, habité essentiellement par une population installée de longue date, se distinguait par son calme, de plus en plus improbable à l'orée du millénaire nouveau où le premier cul-terreux venu demandait à rejoindre l'Europe. La seule tache notable dans ce voisinage quasi pastoral était la présence de quelques immeubles locatifs occupés par des familles tziganes. Les Tziganes, appelés aussi roms ou rabouins, parlaient une langue étrangement incompréhensible, ce qui perturbait le point de vue existentiel, par ailleurs globalement pacifique, des citoyens d'origine non-tzigane, appelés gadjos ou fromages blancs ; l'irruption de l'altérité linguistique avait éveillé en eux le sentiment déplaisant que le monde était soit trop grand, soit trop petit.

Du côté du parc, l'église voisinait avec un petit cimetière qui avait curieusement résisté aussi bien à l'enthousiasme éliminateur du communisme qu'aux élans édificateurs du capitalisme précoce. Pas pour longtemps, disait-on dans les environs ; une entreprise canadienne proposait de construire sur l'emplacement un bâtiment de trois